

RENCONTRE COAST TO

Maria Oddo Cortes

Two professional Chilean women recall their experiences since they immigrated to Canada eight years ago. Both are presently engaged in work outside their field. This situation is one that professional immigrant women frequently face, one that wastes many of their skills.

One woman thinks that Canadian employers put too much emphasis on mastery of English and not enough on the human qualities of the immigrant employee. Established Canadians often lack interest in or knowledge of other cultures. They are often hostile to the newcomers, who they feel are invaders of their territory. On the other hand, the two Chilean women concede that there are failures on the part of immigrants. Some remain isolated within their immigrant communities. One Chilean woman thinks that a mosaic-like society is not viable and insists that there is no integration of cultures without fusion.

Deux femmes, deux amies chiliennes d'origine, se rencontrent chaque été depuis le départ de l'une d'elles de Montréal pour Vancouver.

Deux soirées fraîches de ce mois de juillet 82, dans une chambre illuminée par un coucher de soleil sur English Bay, où Sonia, 53 ans, professeure à l'Université du Chili de Santiago, actuellement fonctionnaire au Service de Comptabilité d'un Centre Universitaire de Vancouver et Maruja, 42 ans, physiologiste végétale à l'Université du Chili de Santiago, aujourd'hui, technicienne de laboratoire à l'U.Q.A.M., parlent de leur expérience d'immigrantes.

Le sourire facile, une grande affection dans les gestes et les paroles, elles se voient — dans leur souvenir — arriver à Montréal, chacune avec son mari, 2 garçons adolescents (Sonia) et un enfant de 4 ans (Maruja). Des vies à recommencer.

1974.

Le premier mouvement, après une installation précaire, est celui de la survie. Pour ces deux femmes, tout



Photo: Deborah Barndt

projet de réalisation personnelle se voit placé aussitôt en opposition avec l'urgence de trouver des solutions aux problèmes économiques.

Huit ans plus tard, elles sont encore pleines de vie et d'espoir malgré le fait que ni l'une ni l'autre ne travaille dans son domaine. Elles font un court bilan des expériences vécues autour de la condition d'immigrante. Sonia désire que les questions posées mettent en lumière certains comportements immigrants. Elle voudrait apporter un grain de sable, quelque chose qui aiderait à produire un changement de conscience dans le rapport canadien-immigrant. Elle aimerait que certains concepts entourant l'image de la femme immigrante soient modifiés.

Et c'est dans une atmosphère chaleureuse et le désir de prolonger le souvenir de cette rencontre Est-Ouest que ces deux femmes à plusieurs vies, Sonia et Maruja, se posent des questions.

M. Comment fais-tu face à ta vie de travail?

S. Je n'ai jamais été dans "mon milieu" professionnel depuis que je suis au Canada. Je vis toujours des difficultés de communication dues à la différence de culture et d'âge. Le milieu de travail en général ne crée pas les échanges, l'amitié si importante dans la vie.

M. Et tes rapports avec tes patrons?

S. A Montréal, mes patrons étaient des hommes et mes rapports étaient ceux d'une subordination typique! Les femmes autour de moi ne me prêtaient aucune sorte d'aide, étaient réticentes face aux immigrants. A Vancouver, les chefs sont des femmes d'origine étrangère. Leur culture et leur langue maternelle sont aussi éloignées que les régions géographiques d'où elles sont venues. Mes rapports avec elles sont difficiles. Elles mettent trop l'accent sur la maîtrise de l'anglais sans valoriser la richesse personnelle des femmes sous leurs ordres.

M. Dis-moi ce que tu ressens. . .

S. Je trouve cette situation injuste. Je pense souvent au Chili où l'apport individuel d'un étranger était prioritaire. La maîtrise de la langue et les problèmes de communication étaient moins importants que l'expérience professionnelle et les possibilités de transmission d'un savoir. Je m'affirme dans mes valeurs. Les professionnels chiliens ont reçu une formation solide, je viens d'un pays dit sous-développé, mais où la culture moyenne permettait au gens d'apprécier l'étranger.

M. Quand tu fais cette comparaison avec le Chili, ne penses-tu pas que nous avons souvent la tendance à sur-estimer ce qui venait du

COAST PERCEPTIONS



Photo: Deborah Barndt

dehors?

S. Je ne parlerais pas de sur-estimation, je dirais qu'il s'agit d'un espace libre que le professionnel étranger, ou l'étranger, peut remplir en faisant appel à toute sa richesse. Par contre, au niveau populaire, il est vrai que tout ce qui vient des États-Unis, par exemple, est perçu comme meilleur.

M. D'après toi, quelles seraient les raisons qui déterminent chez les Canadiens une non-valorisation de l'étranger où de l'immigrant?

S. Je considère que leur question est due à des éléments enchaînés: d'abord, le manque de connaissance des cultures des autres pays et une tendance à défendre ce qu'ils croient être leur territoire, lequel leur semble envahi par l'immigrant considéré alors comme un usurpateur. Ensuite, il y a un certain égoïsme, il n'y a pas d'accueil au niveau individuel, uniquement au niveau gouvernemental. Sans compter cette fin de non-recevoir opposée à une énorme quantité d'immigrants d'un niveau d'éducation dit bas, mais qui représente aussi une grande force de travail. Les Canadiens font rarement le lien entre ces deux éléments. J'ai observé qu'ils ne prennent en compte que l'élévation du niveau de vie de l'immigrant par rapport à celui de son pays d'origine. Quant à la perception canadienne du pro-

fessionnel, je peux dire qu'il existe une sorte de 'minimisation' de son back-ground, ils sont sous-estimés. D'autre part, si nous considérons le coût de formation de ces professionnels, dans leur pays d'origine, nous voyons qu'ils ne sont pas mis au profit des milieux de travail qui les incorporent: on leur demande souvent de refaire des études ou de changer de domaine.

M. De l'autre côté de la médaille: comment perçois-tu la position des immigrants face à leur nouveau pays et à son peuple?

S. Il y a aussi des lacunes, des erreurs d'appréciation de la part des immigrants. En général, l'intégration, l'assimilation aux coutumes et aux habitudes du nouveau pays sont très faibles. Par ailleurs, l'immigrant a peu de chance de voir valoriser son patrimoine culturel. Seuls les communautés et les groupes ethniques largement représentés ou qui ont un certain pouvoir économique, réussissent à se faire apprécier.

M. Peux-tu me dire plus sur ce problème de l'intégration des immigrants?

S. Nous devrions peut-être nous pencher sur les concepts, à mon avis, contradictoires de 'melting pot' et de "mosaïque" canadienne. Une mosaïque reste décorative, chaque pièce conserve ses caractéristiques propres, l'image finale implique une

articulation d'éléments juxtaposés. Il n'y a ni mélange ni fusion. Le "melting pot" comporte l'idée d'un creuset où tous les éléments fondus représentent un produit nouveau doté de nouvelles caractéristiques. Pour moi, il n'y a pas d'intégration sans fusion. Le "melting pot" est la seule possibilité de faire un pays.

M. Je voudrais te signaler que beaucoup d'immigrants ne veulent pas renoncer à la perte de certaines de leurs caractéristiques, ce qu'implique l'idée du "melting pot". Il y en a qui pensent toujours au retour, qui vivent dans deux pays, entre les souvenirs, la nostalgie et le quotidien transitoire. Et toi?

S. Quand j'ai quitté le Chili, j'ai définitivement tiré le rideau. Ici, j'ai levé un autre. Je vis mon intégration comme une lutte intérieure pour apporter au monde extérieur, une vision solide des valeurs humaines. Dans ce sens, il faudrait concevoir chez les immigrants un "nouveau type d'agressivité" plus positif.

M. Selon toi, l'immigrant et l'immigrante à la recherche d'un emploi, font-ils face aux mêmes problèmes?

S. Dès le départ, il y a des différences établies entre hommes et femmes quant à l'emploi. Les femmes sont obligées de mener une lutte plus intense, et s'il s'agit de femmes immigrantes, il leur faut beaucoup de courage. Je te cite l'exemple du Québec: à Montréal, je n'ai pas vu de femmes chauffeurs d'autobus, contrôleurs de métro, tandis qu'ici il y a des femmes conductrices d'autobus, techniciennes en réparation téléphonique, facteurs, etc. La seule place à Vancouver où les femmes sont encore refusées, c'est le Département d'incendie de la ville. Bref, les femmes exercent ici, des métiers traditionnellement destinés aux hommes.

M. Mais à un niveau plus individuel, vois-tu des différences entre un immigrant et une immigrante?

S. Les femmes sont plus vaillantes, elles s'adaptent plus rapidement,

sont plus conformistes aussi, mais elles ont un sens des responsabilités plus accentué. Par exemple, les femmes italiennes, portugaises, qui étaient confinées à la maison dans leur pays s'intègrent ici à une activité de production sociale. Les jeunes femmes chinoises, hindoues et pakistanaises, à la population universitaire.

M. Toujours dans cette perspective de comparaison entre Montréal et Vancouver: penses-tu qu'à Vancouver, le fait d'accepter plus de femmes dans certains emplois a facilité ton entrée sur le marché du travail?

S. Probablement. Dans mon service, la comptabilité, il n'y a pas d'hommes. Les secrétaires, les opératrices d'ordinateurs, les comptables, les superviseurs, tout le personnel est composé de femmes.

M. Et aussi les chefs de service, les directeurs?

S. Bien sûr que non! Les postes supérieurs sont occupés par des hommes. Ici, il y a une quantité incroyable de business men, mais on

ne mentionne jamais une business woman. Dans les banques, les gérants de section sont des hommes. Une femme qui se fait remarquer par sa compétence devient un phénomène extraordinaire, quelque chose qui tient du miracle!

M. J'aimerais que tu m'expliques un peu plus. Malgré le fait de ne pouvoir travailler dans ton domaine, considères-tu que l'expérience de l'immigration a enrichi ta vie?

S. Certainement. J'ai appris à voir les problèmes comme des phénomènes positifs qui font avancer, à me regarder intérieurement pour m'adapter au milieu.

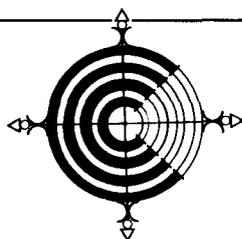
M. Ceci voudrait-il dire que tu es plus positive que tu l'étais au Chili?

S. J'ai toujours été positive. Mais avant, je ne m'observais pas et je n'avais pas pris conscience de mes possibilités de lutte. J'ai gagné une certaine assurance. Et je n'ai pas perdu la joie de vivre, l'intérêt pour les aspects nouveaux de la vie, la beauté de la nature, l'art, les gens,

tout! Le changement de pays, de milieu, ne m'a pas changée au sens où je suis la même, mais enrichie, plus structurée.

M. Je voudrais te poser une dernière question: qu'est-ce que tu suggères comme tâches à accomplir pour changer et améliorer les rapports entre les Canadiennes et les immigrantes?

S. Je suggère qu'il soit offert aux immigrantes professionnelles des cours de langue plus spécialisés, afin qu'elles puissent mettre leurs connaissances au service de la communauté. A un niveau plus général, il faudrait qu'il y ait collaboration entre Canadiens et immigrants et aussi entre les immigrants et femmes devraient aider les femmes en créant des groupes d'échange au niveau local. C'est une tâche longue qui exige beaucoup d'énergie, d'organisation et d'information. Les femmes ne se découragent pas facilement, donc j'ai confiance. C'est la seule façon d'avancer ensemble, des femmes et des hommes.



CROSS-CULTURAL COMMUNICATION CENTRE

The Cross-Cultural Communication Centre has served Canada since 1972 with resources and programs in the areas of multiculturalism and cultural development. The Centre is a source of antiracist and antisexist children's books, information on the varied ethnic backgrounds of Canadians, ideas for exploring multicultural issues in the classroom, and information about immigrant women. It also maintains a library, publishes a monthly newsletter, and supplies consultants and facilitators for educational workshops. The Centre depends on community involvement and donations to continue its programs. For more information contact the Cross-Cultural Communication Centre, 1991 Dufferin Street, Toronto, Ontario M6E 3P9 or call (416) 653-2223.

LA FOLLE DU LOGIS

Laissez-les venir, laissez-les me prendre.
Je suis seule, je suis nue.

Mon existence m'échappe, je ne comprends plus.
Pourtant on m'aimait il n'y a pas longtemps.

Je n'avais pas de questions, pas de doutes
J'étais là parmi tous les autres et j'étais aussi toute spéciale.

Maintenant je cherche, je me débats, je m'enrage
Je flotte, je désespère, je me perds.

Aujourd'hui je décide de me joindre, de faire l'effort, de réussir
MAIS JE RETOMBE DANS L'INUTILITE AUSSITOT!!!

Laissez-les venir, laissez-les tout prendre . . . je partirai bientôt.

Louise J. Grandbois